

RUSSE

ÉPREUVE À OPTION : ÉCRIT VERSION ET COURT THÈME

Olivier Azam, Françoise Gréciet

Coefficient : 3 ; Durée : 6 heures

1. VERSION

Le texte proposé cette année pour la version d'option était un portrait amusant de Remizov tiré d'*Entre deux révolutions* d'Andreï Biely. Le narrateur y contait sa première rencontre avec l'écrivain chez les époux Merejkovski et expliquait, par la bouche de Zinaïda Hippus, l'origine tragique de l'attitude étrangement facétieuse de Remizov.

L'extrait proposé était sans doute un peu plus long que les années précédentes ; mais il ne présentait aucune difficulté lexicale ou grammaticale qu'une lecture attentive et une analyse rigoureuse ne permît de résoudre et le jury a été particulièrement satisfait du résultat de l'épreuve : comme d'habitude, les candidats étaient peu nombreux, mais deux des trois copies corrigées ont obtenu d'excellentes notes. Une seule copie était vraiment faible.

Certaines fautes auraient pu être évitées si le ou la candidate qui les a commises avait fait preuve d'un peu de réflexion : on peut comprendre que «*выскочив над очком, он лукавил*» ait posé problème, mais oserait-on dire en français «*il avait le regard fuyant par-dessus son sourire*» ? Plus burlesques encore sont les contresens qui laissent deviner une ignorance difficilement compréhensible en matière de culture générale... Ainsi, on pouvait admettre qu'un candidat trop scrupuleux hésitât à traduire *тураец* par «*Turc*» : puisqu'il connaissait le mot *турок*, il pouvait à la rigueur imaginer que *тураец* désignât autre chose, un peuple bien mystérieux, les «*Touraniens*»... Mais en revanche, on est surpris de constater que le mot *Гоби*, en tous points semblable à sa traduction française et de surcroît associé au mot *нески*, n'a pas été identifié comme le grand désert d'Asie centrale, ce qui a conduit tout droit au contresens, «*явившийся из несков Гоби*» ayant été traduit par «*qui ensorcelait les appartements avec du sable de Gobi*». Les erreurs trahissant des lacunes concernant plus précisément la culture littéraire sont également très regrettables chez des élèves ayant choisi la version d'option. Une imprécision dans l'orthographe de Zinaïda Hippus est un péché véniel ; mais déformer son patronyme en «*Hyppise*» et laisser croire au passage qu'on n'a jamais entendu parler de cet auteur n'est pas du meilleur effet.

Autre source de contresens, la confusion qui règne dans l'esprit de certains candidats entre les adverbes et les pronoms indéfinis en *не-* (comme *некогда* «*jadis*») et les formes négatives homonymes (*некогда*, littéralement «*il n'est pas temps de*»), que l'orthographe prérévolutionnaire avait la sagesse de distinguer... Chez certains, la confusion s'étend visiblement au-delà, embrassant les formes négatives en *ни-* qui pourtant se distinguent des précédentes par leur accent. Ainsi «*тураец, некогда продавец ковров*» ne signifie pas «*un Touranien (?) qui n'avait jamais vendu de tapis*», mais au contraire «*un Turc, jadis vendeur de tapis*».

Si les meilleures copies ne sont pas exemptes de tournures lourdes ou de traductions trop littérales, les erreurs lexicales sont peu nombreuses. Certaines, toutefois, portent sur des mots

que l'on pouvait supposer connus. Ainsi, la signification du mot *крахмал* (« amidon » ou, ici, « col amidonné ») ainsi que celle du verbe *крахмалить* (« amidonner, empeser ») et des participes qui en dérivent doivent être sues, de même que tout le vocabulaire qui a trait à la description du visage, de la silhouette, du corps humain en général ainsi que des vêtements, y compris — et peut-être surtout — des vêtements que l'on portait aux XIX^e et XX^e siècles : la littérature classique regorge de passages qui font appel à ces champs lexicaux et qui constituent une source intarissable de textes de versions... Paradoxalement, deux emprunts aux langues étrangères, dont un fait au français, n'ont pas été identifiés comme tels et ont été traduits de manière maladroite ou inexacte. C'est notamment le cas du substantif *журфикс* que l'auteur de la meilleure copie a rendu par « rendez-vous » au lieu d'employer tout simplement l'expression « jours fixes », désignant les jours où le maître de maison reçoit ou tient salon. Autre mot étonnamment malmené, l'emprunt à l'anglais *плед*, qui existe pourtant aussi en français, et qui a été traduit dans une copie par « cape ». Plus grave : l'auteur de la copie en question n'a pas reconnu que *пледик*, un peu plus loin dans le texte, était une forme dérivée du même mot et la « cape » est devenue « une veste »... En revanche, dans même phrase, la forme *свисюциў* qui aurait pu, à juste titre, se révéler difficile à identifier pour les candidats, a été convenablement traduite.

Enfin, le jury tient à rappeler aux candidats des épreuves de version et de thème deux évidences.

La première est que *l'ensemble* du texte doit être traduit : les auteurs d'excellentes copies, peut-être parce qu'ils sont trop sûrs d'eux, oublient trop souvent un ou deux mots qui sont comptés comme autant de faux-sens : c'est dommage. On ne peut que conseiller une ultime relecture, mot à mot et crayon à la main, au cours de laquelle le candidat aurait soin, s'il le faut, de barrer dans l'original ce qu'il a effectivement traduit. Certes, le procédé peut paraître un peu enfantin, mais il permettrait sans doute même aux meilleurs d'améliorer encore leur note de quelques précieux demi-points.

Enfin, on n'omettra pas de traduire le titre de l'ouvrage, le nom de l'auteur et, le cas échéant, le titre du passage : eux aussi font partie de la version ou du thème.

2. THÈME

Le thème donné lors de cette session était un extrait de *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline. Le narrateur y faisait allusion à l'échec du subterfuge qu'il avait employé « pour [se] faire soustraire à la bataille » — un vol de conserves, qui selon son calcul, aurait dû le conduire tout droit en prison pour le reste du conflit. Mais la « gaffe » échoue : la Patrie a un besoin trop impérieux de « viandes » pour maintenir sous les verrous un combattant. Après avoir purgé une courte peine, le narrateur est donc renvoyé au front. Amer, il profite de l'évocation de cet épisode peu glorieux pour dénoncer l'immense boucherie que fut la guerre de 1914-1918.

On avait pris soin de sélectionner un passage « traduisible », dépourvu de ces ambiguïtés volontaires qui sont une des caractéristiques de l'écriture de Céline. Néanmoins, le style très particulier, extrêmement travaillé sous ses faux airs de familiarité et d'oralité, exigeait beaucoup plus qu'une lecture superficielle. Plus que jamais, une bonne analyse et une compréhension exacte du texte constituaient un préalable indispensable à toute proposition de traduction.

Le jury était conscient du risque qu'il prenait en choisissant un tel auteur, mais il a considéré qu'un sujet difficile à une épreuve de spécialité devait jouer un rôle discriminant et permettre de distinguer et de récompenser par des notes encore meilleures les candidats vraiment prometteurs. Et, de fait, les résultats de l'épreuve ont comblé les attentes du jury au-delà de toute espérance. Les deux meilleures traductions proposées étaient excellentes. Certes, elles n'ont rendu qu'un lointain écho de la « petite musique » de la phrase célinienne, mais elles traduisaient une parfaite compréhension de l'original et une remarquable maîtrise du russe. Quant à la traduction la plus faible, elle était loin d'être déshonorante ; sa qualité était même supérieure à celle de la version proposée par le même candidat.

